

Tulipes & chocolats

De l'amour, de l'humour, des émotions fortes

Vous avait-on prévenu, vous, que l'amour tue ? Mes parents ont longtemps fui le sujet. Je comprends maintenant qu'ils n'avaient tout simplement pas su quoi en dire...

Ils avaient, eux aussi, lu les merveilleux sonnets de Baudelaire, chanté les douces mélodies d'Aznavour... Même Romeo et Juliette n'avaient pas su réfréner leur élan. Comme tous les amoureux transis, ils avaient rêvé de baisers éternels, d'extases ineffables, d'amour infini. Ils avaient même poussé les rêveries jusqu'aux chérubins courant partout dans les champs, poursuivis par une adorable boule de poils.

Ainsi je naquis, débarquant en trombe et ramenant la réalité avec moi. Une réalité à laquelle personne n'aurait pu les préparer. Je n'en suis guère fière, mais que voulez-vous, on ne se refait pas, surtout quand on vient tout juste de naître !

Je vous dépeins la photo de famille : je massacrai leur existence. Je n'étais pas prête pour eux, ils l'étaient encore moins pour moi. Le défi de la cohabitation s'annonça mal dès les premières heures.

Tout d'abord, le visage de mon père me déplut instantanément et je ne ratai jamais une occasion de le lui signifier. Il n'était pas laid... De toute manière, que sait-on de la beauté quand on a passé neuf mois les yeux fermés ? On n'a aucune idée de ce qui est en vogue et de ce qui ne l'est plus. Et puis là-bas d'où je viens, les critères sont bien différents. On juge la beauté de l'âme... Alors malgré mes limites, je le trouvais charmant, car il souriait beaucoup et faisait des mimiques ridicules censées me distraire.

Cependant, lui me trouva moche. Alors un fossé se creusa entre nous chaque jour plus dangereusement profond. Et la minute fatidique où il me scruta en grimaçant et demanda à Maman, les yeux dans mes yeux, sans gêne aucune, comme si j'étais trop bête pour comprendre : « Chérie, c'est moi ou elle n'est pas du tout jolie ? », il scella l'avenir de ce foyer. Ce ne furent pas les mots que je compris, mais, d'une manière intuitive, tel un autre sens, j'entendis que Monsieur ne me trouvait pas à son goût. Et ce ne furent pas seulement les mots qui me blessèrent, il était évident qu'il parlait des traits du visage que j'avais hérités d'eux-mêmes. Alors il était difficile d'en prendre totalement offense. Non, le plus vexant fut qu'il sous-estima mon intelligence... Vous savez, comme quand vous dites du mal d'un étranger juste devant lui dans votre propre langue en supposant qu'il n'y captera rien ? Et à la fin, vous oubliez et vous éclatez de rire... C'était un peu comme ça.

Maman me défendit, arguant que d'être confiné neuf mois dans un espace si réduit qu'on doit se replier sur soi-même, trempé dans un liquide visqueux et sans jamais voir le soleil n'illuminait le regard de personne et n'embellissait jamais la peau. Sinon, cela se saurait et les clubs de vacances auraient déjà envahi toutes les grottes du monde au lieu des plages. Se croyant marrant, il insista auprès de ma pauvre mère, fatiguée et aussi déçue que

moi de ses remarques, qu'il était temps qu'on m'attribue un visage humain, car pour le moment, j'avais plutôt l'air d'un messager des petits hommes verts.

Maman savait qu'il plaisantait. Moi, je le supposais... Vu tout le bien qu'on m'avait dit des pères avant que je ne m'embarque dans cette aventure, ça ne pouvait être que des blagues. Pas du tout à mon goût, certes, toutefois je le compris et me promis de gagner son amour en devenant comme lui.

Alors je m'attelai dès mon premier mois de vie à développer un sarcasme aussi cruel et un ton aussi acide que le sien.

J'entendis que la recette était sucrée salée. Comme quand il m'embrassait en me rappelant combien d'argent était dépensé au service de mes déchets... Quand il m'expliquait que me nourrir n'était pas bien différent que s'il vidait directement le biberon de lait dans les w.c.... Toujours en me regardant droit dans les yeux, le sourire aux lèvres. Je m'entraînai donc ardemment et perfectionnai mon art.

À dix ans, je l'avais dépassé. Mais curieusement, cela ne le rapprocha jamais de moi. Ni de personne d'autre d'ailleurs. Je n'avais pas de copines. Les camarades de classe me chassaient à grands coups de pied chaque fois qu'avait été trop fine la couche de douceur supposée enrober le noyau acerbe de mes réponses cinglantes.

Maman était, en général, épargnée, mais elle souffrit autrement. Par mes goûts alimentaires particuliers basés sur un insatiable besoin d'exotisme. Je goûtai tout ce qu'on ne me servait jamais. Les vers de terre, cela va sans dire, les sauterelles, les rainettes, les lézards... Les cafards étaient mes préférés, petites délices croustillantes que je rapportais d'ailleurs souvent à table ! Un régal dont je me lassai vite pour m'intéresser à des plats plus humains, mais toujours non adaptés à mon âge... Le sushi. Le tartare... Une chose ne changea pas, j'étais toujours aussi accro aux crudités.

Maman souffrit également de me voir devenir une diva... En plus, première de ma classe ! Ce qui n'aida nullement mon attitude et conviction de supériorité envers les pauvres cancre primitifs de mon âge. Et même face aux adultes que, pour la majorité, je trouvais plutôt idiots. De ce fait, je toisais quiconque osait prétendre participer à mon instruction, superviser mes études. Personne ne pouvait nier que j'étais une élève brillante, que je gérais parfaitement mon éducation toute seule. Toutefois, un soir, Père voulut tenter quand même de jouer son rôle...

– Je suis toujours première de ma classe, la directrice est si fière de moi qu'elle m'utilise comme démonstration pour convaincre les parents en prospection d'une bonne école pour leurs gamins... Ma conclusion est donc que je sais ce que je fais et que je le fais bien. Alors, pourquoi vouloir à tout prix déstabiliser une équipe qui gagne ?

Il ne trouva rien à me répondre. Je tournai les talons, l'air triomphant. Je venais de lui exciser proprement le scrotum et son contenu en insinuant qu'il n'était pas à la hauteur de la tâche, sans vraiment le prononcer. J'étais, comme toujours, innocente, mes insultes restant juste suggérées. Que pouvait-il me reprocher ? D'être une élève modèle ? Sous

l'implacabilité de ma logique, la superbe claque qui devait couvrir depuis si longtemps dut se replier sur elle-même et retourner se consoler auprès de ses compagnes en hibernation.

L'autre bénédiction indésirable dont je comblai mes parents fut mon grand intérêt pour les cours de catéchisme. Comme vous devez déjà vous en douter, je n'y allais point pour apprendre la volonté de Dieu ni les dogmes des hommes. Ma préoccupation était plutôt de réclamer mes droits et mettre des points bien foncés sur quelques « i » ambigus. De quel droit mon ange gardien se permettait-il de me suivre partout ? Et mon intimité dans tout ça ? Quel était son prétexte pour me suivre aux toilettes ? Qu'est-ce qu'il pourrait bien m'y arriver ? « Je suis mineure et je parie que lui non, et cela ne titille personne qu'il traîne toute la nuit dans ma chambre ? » Aux tentatives de me raisonner, je ripostais par un résonnant « C'est bien comme ça qu'a dû débiter cette affaire entre le Saint-Esprit et la petite Marie ! Et pendant qu'on y est, quel manque de respect envers Joseph ! Voilà ce qui arrive aux gens trop gentils ! Et qui a-t-on puni ? Le pauvre fils né de cette situation dérangeante. Torturé sur une croix ! Alors oui, moi je veux que cela cesse ! »

Je fus interdite d'instruction biblique et aussi tenue de garder mes petits pieds sataniques hors de l'église, car chaque fois que j'y entrais, je hurlais de mon ton le plus dramatique « Oh ! Le pauvre Jésus, il n'y est pour rien, pourquoi, pourquoi l'avez-vous assassiné ? »

Cette quarantaine n'aida pas à améliorer mes exigences, livrée à moi-même et aux soins de cet ange en qui je n'avais nulle confiance. Et tout ce théâtre secoua bien ma pauvre mère : je passais désormais le week-end entier à la maison !

Entre-temps, Père en avait eu assez de ce cirque et s'en était allé, un beau matin, laissant Maman dévastée qui suppliait des yeux « Emmène-moi avec toi ! » Qui pouvait l'en blâmer ? Ma mère se retrouvait coincée avec un suppôt de Satan qu'elle ne pouvait même pas accuser de détruire sa vie, car Grand-mère prenait un extrême plaisir à raconter les frasques légendaires de Maman elle-même, quand elle était petite, qui prouvaient que la pomme n'était pas tombée bien loin du pommier.

J'en voulus à Père pour sa lâcheté et le non-respect de son engagement envers nous. J'en voulus à Maman pour sa faiblesse de caractère. Elle pleurait tant que je crus voir les fleurs sur son chemin se décolorer. Elle se lamentait si péniblement que les oiseaux abandonnaient leurs gais refrains pour entamer des chants funèbres. Un jour, une hirondelle s'écroula même juste devant nous. Elle s'était cognée aux vitres d'un immeuble, mais ça, je ne le vis pas. Alors j'en voulus à Maman d'attrister les oiseaux au point qu'ils en mouraient. Voilà où en était leur amour éternel : il avait trépassé et entraînait Maman et la nature en Enfer avec lui. Ah oui ! La notion d'enfer m'avait bien marquée, car la Sœur Supérieure était convaincue qu'on m'y attendait avec impatience.

C'était là mon interprétation de ce chef-d'œuvre dramatique qu'était notre vie. Pour brillante que je fusse, je restais une enfant qui comblait les blancs avec des crayons noirs et complétait le dessin qui s'animait sous ses yeux depuis que le prince avait abandonné sa damez'elle en détresse avec une terrifiante petite grenouille.

Alors, avais-je été prévenue que l'amour tue ? Avec le recul, je réalise que personne ne l'a été autant que moi. Cependant, il n'existe rien sur terre qui soit l'objet de plus de publicité que la romance. Mis à part Coca-Cola ! La similarité des effets de l'un et de l'autre sur nos vies était cette coïncidence. Alors pourquoi tous se complaisent-ils à sublimer l'amour ? Les poètes, les romanciers, les chanteurs, les danseurs, les pâtisseries, la planète entière fait du prosélytisme amoureux. Pourquoi tenons-nous tant à faire d'un parfait inconnu notre monde ? Un monde qu'il piétinera rageusement en s'en allant ? Comment nous a-t-on convaincus dès l'enfance que sans notre âme sœur — encore une idée d'illuminés ! — que sans cette autre moitié pour nous compléter, nous n'atteindrions jamais notre plein potentiel ? Je n'en sais fichtre rien. Je suis moi aussi tombée dans le panneau... Ou plutôt dans les filets. Ceux de mon moniteur de volleyball. Je vous épargne la description détaillée du galbe de ses fesses, de ses cuisses dans son petit short. Je vous avoue simplement avoir souvent prié pour qu'un insecte bienveillant s'y glisse et le force à révéler les douceurs qu'il semblait y dissimuler. Mais je n'étais pas le genre de chrétienne à qui le Ciel répondait.

La jeunesse, malheureusement, se croit toujours plus futée que les aînés ! « Je ferai mieux », « je saurai mieux plaire », « je serai douce, il n'aura d'yeux que pour moi ». Et « on se trouvera la meilleure pilule anti-contraceptive qui existe ». Pas d'enfants, ils apportent la poisse... Aucun mot n'exprimait mieux ce que je représentais pour Maman... Et plus tard, on adopte le discours « De toute façon, si on en avait, les nôtres seraient les plus beaux, les plus obéissants. On leur donnerait une éducation idéale. Ni tyrannique ni laxiste. Ils grandiraient sages et deviendraient des génies... » Et autres élucubrations du genre. Comme tous les parents, convaincus que leurs rejetons sont des récompenses envoyées par le Ciel au genre humain.

Et devinez qui s'est, entre-temps, remariée... Ma mère ! Je lui en voulus cette fois pour sa ténacité que je trouvais à la fois glorieuse et stupide. Quel degré de naïveté conduit une femme dans la cinquantaine à des espoirs aussi absurdes ? Elle n'avait pas su garder son grand amour quand elle était fraîche et belle, comment pouvait-elle espérer que son esprit flagellé, à jamais tatoué de flétrissures d'incompréhension, d'abandon, de rejet, que son corps abîmé par les maltraitances, par les années, par la dégénérescence, l'usure puissent garder un homme charmé ? N'avait-elle pas compris que la romance revient à la jeunesse et l'amour à la beauté ? Elle n'était plus pourvue ni de l'une ni de l'autre. Pourtant, ils roucoulaient sans relâche. Normal, me dis-je, ce n'est que le début ! Bientôt, les hurlements éclateront, suivront les claques, les coups... Et les bris de vaisselle se mêleront à nouveau du décor, les larmes et des bras couverts d'hématomes aussi.

Ou non... Si la chance existe ! « Je suis peut-être juste jalouse de son bonheur », me reprochai-je.

D'ailleurs, les choses se gâtèrent vite avec moi, car tous deux se mirent à tenter, désespérément, de calmer mes ardeurs... Je suppose que Maman s'inquiétait autant pour moi que moi pour elle. Mais ce n'était certainement pas maintenant, avec les hormones en émeutes, que j'allais commencer à écouter des adultes.

Ils nous mirent sous surveillance. Le gardien de mon collègue fut payé pour relayer des informations concernant les visites de mon chéri, nos déplacements. Ils finirent même par

écoper d'un surnom qu'ils nous firent regretter plus tard quand ils le découvrirent : « la Gestapo ».

La situation devint vite intenable. Nous étions si espionnés que notre premier câlin, six mois plus tard, eut pour décor le fond marin d'une plage de la région. Seuls les poissons furent témoins de notre premier baiser. Il fallait voir leur tête, ils n'avaient jamais assisté à quelque chose d'aussi grotesque... Un baiser passionné en apnée, l'un des amoureux ne sachant absolument pas nager. Cette anecdote a dû traverser des océans.

Nos ébats quant à eux n'eurent jamais lieu, nous n'avions pas de nid. Nous traînions dans les rues où nous étions peu connus, ma tête dans notre bulle, la sienne se tournant à chaque bruit de pas, les yeux aux aguets. Il ne fallait pas rentrer tard ou l'on nous retrouverait vite.

Nous aurions tout donné pour échanger notre vie contre celle d'un clochard... Ils avaient un carton et des haillons... ! Et c'était tout ce qu'il nous aurait fallu. Nous aurions fait l'amour jusqu'à ne faire plus qu'un. Nous nous serions passés volontiers de nourriture, l'amour aurait été notre seule source d'énergie et ainsi même nous l'aurions dépensé. Nous aurions vécu par et pour l'amour.

Les ruelles de la ville n'avaient jamais vu pousser de passion si effrénée, jamais assisté à des projets si exaltés. Nous rêvions en chœur, nos cœurs cognaient à l'unisson. Nous étions invincibles, inséparables. Ainsi pensions-nous.

La vie, la peur, l'angoisse, la pression réussirent pourtant, au bout d'une année de traque permanente et féroce de mes parents, à nous faire embarquer pour des destinées différentes. Sous prétexte d'études.

Il était ferme, il résista. J'étais fatiguée, je craquai. Plus il se battait, plus je m'enfonçais. Il ne voulait pas qu'on nous éloigne... Il disait que les âmes jumelles séparées n'ont jamais survécu. Cette fois, ce fut Maman qui eut à me convaincre que les âmes sœurs n'existaient pas. Tout en moi, tout en nous hurlait l'inverse.

Mais je le chassai. Impitoyablement. Toute cette pression m'étouffait comme si je me trouvais hors d'atteinte de toute source de vie. Je hoquetais, suffoquais de manque d'air entre, d'une part, l'incompréhension familiale et, de l'autre, le désespoir oppressant de mon bien-aimé. L'amour me tuait... Celui de ma mère, protecteur, puissant... Et celui de mon protecteur... impuissant, suppliant, insistant... Je luttais désormais pour ne pas sombrer, noyée dans ce torrent d'amour. Je compris alors que je ne pourrais plus retrouver mon souffle que dans cet espace mortel entre nous, devenu vital, que l'on nous imposait.

Il résista encore plus désespérément. Je lui assénai des mots d'une violence imprévisible et me convainquis qu'il les méritait : il avait volé mon cœur et refusait de me le rendre. En échange, il m'apporta des offrandes expiatoires : des tulipes jaunes et du chocolat blanc, mes préférés. Il savait qu'elles lui obtiendraient le pardon de son péché, celui de m'aimer sans mesure.

J'attrapai doucement les fleurs, les humai longtemps, m'en caressai la joue. Et les jetai à une prostituée. Puis je m'en allai sans jamais me retourner.

Ce fut une soirée terrible. La lumière agressive des réverbères de la petite place éclairait ses traits qui vieillissaient à vue d'œil. Il n'avait que dix-sept ans, il en paraissait le triple. Il voulait toujours sauver notre amour, il y croyait. Mais les menaces des gardiens de nos jeunessees étaient formelles, nous étions encore des mineurs.

De jour, les visions de mon regard vide et perdu l'obnubilèrent. De nuit, celles des étreintes jamais vécues le hantèrent.

Et enfin le sablier du temps se fêla et tout se dérégla. De chimères en déceptions, j'arpentai les boulevards de la vie... De désespoirs en faux espoirs, je donnai leurs chances à ceux sur qui je n'aurais même jamais dû jeter un regard...

Lui réalisa un rêve... Un parmi les centaines qu'il avait eues pour nous : chacun de ses enfants porta un prénom dérivé du mien. Son épouse eut des explications plausibles liées au pseudo d'une actrice célèbre.

Je ne le sus pas... En tout cas, pas avant longtemps... Et lui non plus ne sut le nombre de fois que je me fis plier, briser, fouler au sol pour avoir osé espérer une seconde chance comme ma mère, redevenir une fleur précieuse en dépit de mes cassures irréparables.

Je n'en reçus d'ailleurs jamais plus. Excepté ce matin-là. Un matin glacial de février...

La grue me descendait précautionneusement à ma dernière demeure. Et avant qu'on eût pu le retenir, un homme maigre aux cheveux grisonnants et au costume impeccable avait déjà sauté dans le trou, un magnifique bouquet de tulipes jaunes dans une main, une jolie boîte enrubannée dans l'autre.

Quand on parvint à l'en extraire, son regard d'aliéné s'ouvrait grand sur une âme torturée et racontait silencieusement l'histoire de deux vies gaspillées.

Forcé de partir, il s'en alla à reculons, incapable de détacher ses yeux de ce trou où on allait m'abandonner, moi, sa bien-aimée.

Sa famille ne le revit plus. Mais la rumeur court encore à ce jour, que la nuit, de jeunes gens font un joyeux boucan dans la cour arrière de l'église, au milieu des tulipes. Il paraît même qu'on les entend parler de chocolats... Dans ces moments-là, mon amour de toujours m'enlace tendrement et m'embrasse passionnément. J'étais enfin la plus belle, la princesse des tulipes.

- Fin -